

rience prouve que les sciences n'ont fleuri chez une nation, que quand il s'y est trouvé plus d'habitans qu'il n'en fallait pour cultiver la terre. Ce n'est pas encore le cas en Canada; il s'y trouve un espace immense de pays, où les terres, peu améliorées, offrent de tous côtés de quoi exercer l'industrie et stimuler l'intérêt des colons. Il n'y a donc que les villes qui puissent fournir des étudiants à une université. Mais il n'y a que quatre villes dans la province: William-Henry, qui est encore inhabité; les Trois Rivières, qui méritent à peine le nom de ville, et Québec et Montréal, dont la population n'est pas considérable. Il est même probable, vu la rareté de l'argent et la pauvreté des habitans, que Montréal n'enverrait qu'un bien petit nombre de jeunes gens à l'université. Tous les deux ans, il en vient à Québec dix ou douze, pour étudier la philosophie. S'il en venait un plus grand nombre, toute la ville murmurerait. Plusieurs, faute de moyens, sont obligés de finir leurs études, lorsqu'ils ont fait la rhétorique. Cependant la philosophie et les autres branches des sciences s'enseignent gratis au séminaire de Québec, et il n'en coûte jamais plus de vingt livres *sterling* par an à un étudiant. Je conclus de là que le temps n'est pas arrivé pour la fondation d'une université à Québec.

Après diverses questions sur la constitution de l'université proposée, son administration, la nomination de ses professeurs, &c. le prélat continue: "Quant à l'état présent de l'éducation, et au nombre des écoles, je réponds que les jésuites de Québec, avant l'année 1776, ont toujours tenu ou fait tenir une école régulière, où l'on enseignait gratuitement à la jeunesse la lecture, l'écriture et l'arithmétique. Mais le gouvernement ayant jugé à propos de loger les archives de la province dans le seul appartement de la maison où les enfans pouvaient être admis, les révérends pères ont été contraints de discontinuer cette bonne œuvre.

"Il y a dans la ville quelques maîtres canadiens qui, moyennant paiement, enseignent à lire et à écrire. Leurs écoles sont régulières et assez fréquentées. Les pères des enfans sont passablement satisfaits des progrès qu'ils y font. A Montréal, le séminaire, depuis son institution, a toujours soutenu une école gratuite, où les enfans de tout rang apprennent à lire et à écrire. On y a vu jusqu'à 300 écoliers à la fois.

"Les religieuses ou sœurs de la congrégation à Montréal ont un nombreux pensionnat pour l'instruction des jeunes demoiselles. Les religieuses ursulines à Québec et aux Trois-Rivières ont aussi des écoles de pension. Il y a dans les trois villes des écoles pour les petites filles tenues par les ursulines ou les sœurs de la congrégation.

"On enseigne les belles-lettres et la rhétorique au collège de